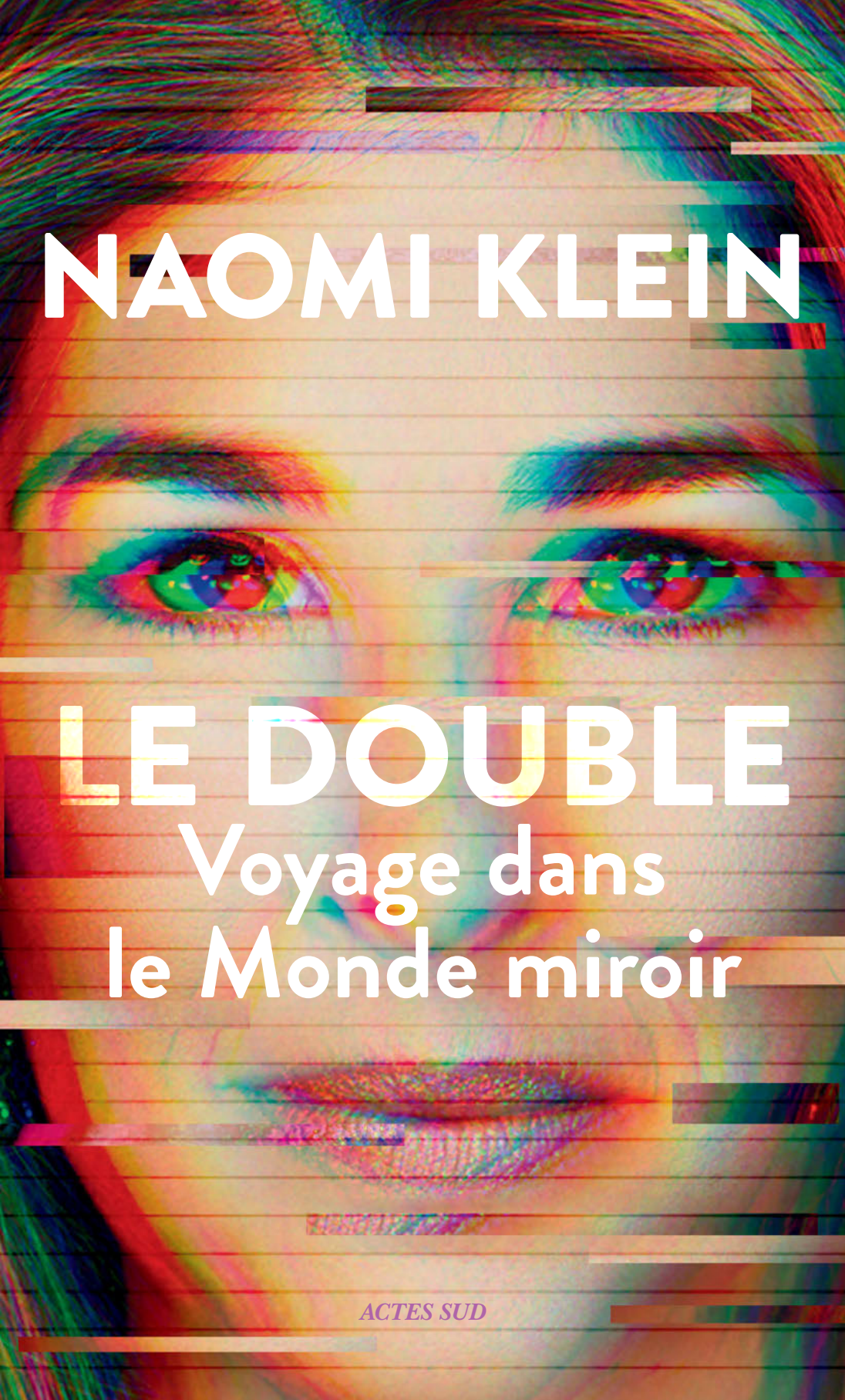

NAOMI KLEIN
LE DOUBLE
Voyage dans
le Monde miroir
ACTES SUD

LE DOUBLE

“Questions de société”

DE LA MÊME AUTRICE

NO LOGO. LA TYRANNIE DES MARQUES, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 545.
JOURNAL D'UNE COMBATTANTE. NOUVELLES DU FRONT DE LA MONDIALISATION, Actes Sud/Leméac, 2003 ; Babel n° 692.
LA STRATÉGIE DU CHOC. LA MONTÉE D'UN CAPITALISME DU DÉSASTRE, Actes Sud/Leméac, 2008 ; Babel n° 1030.
TOUT PEUT CHANGER. CAPITALISME ET CHANGEMENT CLIMATIQUE, Actes Sud/Lux, 2015 ; Babel n° 1424.
DIRE NON NE SUFFIT PLUS. CONTRE LA STRATÉGIE DU CHOC DE TRUMP, Actes Sud/Lux, 2017 ; Babel n° 1622.
PLAN B POUR LA PLANÈTE : LE NEW DEAL VERT, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1808.
VAINCRE L'INJUSTICE CLIMATIQUE ET SOCIALE. FEUILLES DE COMBAT À L'USAGE DES JEUNES GÉNÉRATIONS (avec Rebecca Stefoff), Actes Sud, 2021.

Titre original :
Doppelganger: A Trip Into the Mirror World
Éditeur original :
Farrar, Straus and Giroux, New York
© Naomi Klein, 2023

© Actes Sud, 2024
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-19688-2

Photographie de couverture : Manipulation de l'image photographique, Charles Scott Richardson, 2023.

Naomi Klein

LE DOUBLE

VOYAGE DANS LE MONDE MIROIR

Traduit de l'anglais (Canada)
par Cédric Weis

ACTES SUD

À la mémoire de
Mike Davis,
Barbara Ehrenreich,
bell hooks,
Leo Panitch.

[…] il finit par en naître des abîmes terribles
de parfaitement semblables[1].

Fedor Dostoïevski, *Le Double.*
Poème pétersbourgeois, 1846

"Y'a combien de versions de chacun ?"

Jason, *in* Jordan Peele, *Us* (film), 2019

1. Trad. André Markowicz, Actes Sud, "Babel", Arles, 1998, p. 184.

INTRODUCTION

MA SOUS-MARQUE

Pour ma défense, sachez qu'il n'a jamais été dans mes intentions d'écrire ce livre. Faute de temps d'abord. Et parce que personne ne me l'a demandé. Beaucoup ont même tenté de m'en dissuader. Pas maintenant ! Pas quand la planète brûle de tous les côtés (littéralement ou non) ! Et certainement pas sur ce sujet !

L'"autre Naomi" – comme je l'appelle. Celle avec qui, depuis plus de dix ans, je suis si souvent confondue. Mon double, mon sosie au brushing XXL. Une personne indistinguable de moi pour un grand nombre de gens. Une personne dont l'extrémisme pousse certains à m'invectiver, à me remercier, ou à me dire la pitié que je leur inspire.

Le seul fait que je me réfère à elle de cette manière témoigne de l'absurdité de la situation. Depuis vingt-cinq ans, j'écris sur le pouvoir délétère des grandes entreprises ; je me glisse dans des usines aux quatre coins du monde pour rendre compte de leurs abus ; je traverse discrètement des frontières pour dénoncer des occupations militaires ; je me rends sur les lieux d'accidents pétroliers et d'ouragans de catégorie 5 pour témoigner de leur gravité ; mes livres se rangent dans la catégorie "grandes idées, grand public, sujets sérieux". Pourtant, au cours des mois (et des années) qui ont vu naître ce texte, tandis que les morts se mettaient à encombrer les cimetières et que des milliardaires s'envoyaient dans l'espace, tous les autres sujets sur lesquels j'aurais pu (ou dû) écrire m'indisposaient totalement. Participerais-je aux événements qui devraient précéder un important sommet des Nations unies sur le climat ? Non, désolée, trop occupée. Commenterais-je le retrait des États-Unis d'Afghanistan, le vingtième

anniversaire du 11-Septembre, l'invasion russe de l'Ukraine ? Non, non, trois fois non.

En juin 2021, tandis que ce projet commençait à m'échapper, un nouveau phénomène météorologique – appelé "dôme de chaleur" – s'est abattu sur la côte sud de la Colombie-Britannique, la région du Canada où j'habite désormais. L'air épais que nous respirions avait quelque chose d'oppressant, d'agressif, d'hostile. Plus de 600 personnes sont mortes, pour la plupart des personnes âgées[1] ; on estime que 10 milliards de créatures marines ont été cuites vivantes sur nos côtes ; une ville entière a été ravagée par les flammes. Ce coin du monde, isolé et peu peuplé, fait rarement la Une des journaux internationaux, mais le dôme de chaleur y a remédié. Étant donné mon engagement dans la lutte contre le changement climatique depuis quinze ans, le rédacteur en chef d'un journal m'a donc demandé si j'accepterais d'écrire un article sur cette catastrophe sans précédent, dont j'étais moi-même témoin.

— Je travaille sur autre chose, lui ai-je répondu, une puanteur de mort plein les narines.

— Je peux vous demander quoi ?

— Non, vous ne pouvez pas.

J'ai négligé tant d'autres choses fondamentales au cours de cette période fiévreuse. Cet été-là, j'ai abandonné mon fils de neuf ans à une sanglante série animalière – *Animal Fight Club* –, lequel, en justes représailles, s'est mis à fondre sur moi, à mon bureau, comme un "grand requin blanc". Je n'ai pas non plus passé assez de temps avec mes parents octogénaires, qui ne vivent pourtant qu'à une demi-heure de route de chez moi, et ce, malgré les risques que le Covid et le dôme de chaleur leur faisaient courir. Enfin, alors qu'un suffrage d'importance nationale attendait mon mari à l'automne, je n'ai pas pu faire mieux que de participer à quelques-uns seulement de ses déplacements de campagne.

---

1. Michael Egilson, "Extreme heat and human mortality: a review of heat-related deaths in B.C. in summer 2021", rapport adressé au coroner en chef de la Colombie-Britannique, 7 juin 2022, p. 4 ; Stefan Labbé, "Heat dome primed B.C. coastlines to resemble subtropical East Asia, says researcher", *North Shore News*, 29 avril 2022.

Tout ça pour quoi ? Pour surveiller le compte Twitter régulièrement suspendu de l'autre Naomi ? Analyser ses apparitions sur les live de Steve Bannon et observer le courant formidable qui passe entre eux ? Relire ou réécouter ses inépuisables avertissements associant les mesures sanitaires à un complot orchestré par le Parti communiste chinois, Bill Gates, Anthony Fauci et le Forum économique mondial, un complot destiné à semer la mort comme seul le diable pourrait le faire ?

Une honte vertigineuse m'envahit quand je songe aux heures perdues à me shooter aux podcasts : l'équivalent d'un master de recherche. J'ai d'ailleurs pensé que c'était de la recherche. Si je voulais les comprendre, elle et ses compagnons de route, en guerre contre la réalité objective, je devais m'immerger dans les archives des émissions hebdomadaires ou bihebdomadaires, extrêmement prolifiques et hostiles à toutes formes de montage – du type *QAnon Anonymous* et *Conspirituality* –, qui explorent et déconstruisent à l'envi les mondes interconnectés des théories du complot, des mercantis du bien-être et leurs liens avec le déni de la pandémie, l'hystérie antivax et la montée du fascisme. À quoi s'ajoutait le suivi des productions quotidiennes de Steve Bannon et de Tucker Carlson, dont elle était devenue l'invitée régulière.

Cette écoute a occupé pratiquement tous les temps interstitiels de ma vie : plier le linge, décharger le lave-vaisselle, promener le chien, récupérer les enfants à la descente du bus scolaire. Dans une autre vie, beaucoup de ces instants étaient des intervalles au cours desquels j'écoutais de la musique ou les infos, ou dont je profitais pour appeler les gens que j'aime : "En ce moment, ai-je gémi, un soir, sur le répondeur de ma meilleure amie, j'ai l'impression d'être plus proche des animateurs de *Conspirituality* que de toi."

Je n'avais pas le choix, me disais-je, convaincue que je ne sacrifiais pas – par une sorte de frivolité ou de narcissisme héroïque – un temps précieux d'écriture ou d'action climatique. Tout cela s'imposait, car l'autre Naomi, l'une des plus efficaces faiseuses et diffuseuses de désinformation sur bon nombre des crises que traversent nos sociétés, cette Naomi, qui aurait réussi à faire descendre dans la rue une foule de gens déterminés à se rebeller

contre une "tyrannie" largement hallucinée, se trouve au cœur de forces qui, aussi absurdes soient-elles, sont habiles à créer de la confusion, à occuper l'espace et à faire obstinément obstacle à tout ce que nous pourrions accomplir de bien tous ensemble : clouer au sol, par exemple, ces milliardaires de l'espace et utiliser leurs richesses mal acquises pour financer des logements, des soins de santé, et se donner les moyens d'abandonner les combustibles fossiles avant que les dômes de chaleur ne se banalisent ; ou, plus simplement, permettre à nos enfants d'aller à l'école sans craindre qu'ils ne rentrent chez eux porteurs d'un virus hautement contagieux et potentiellement mortel transmis par un camarade dont les parents, à l'écoute d'une certaine Naomi, affirment que les vaccins font partie d'un complot visant à commettre un génocide et à réduire l'humanité en esclavage.

En anglais, "sosie" ou "double" se dit *doppelgänger*[1], un mot allemand qu'on traduit parfois littéralement par "double-marcheur" – croyez-moi, c'est très troublant d'avoir, quelque part, un double qui marche. Freud a employé le terme d'*Unheimliche* pour désigner ce sentiment, "ce mode de l'effroyable qui remonte à l'anciennement connu, au depuis longtemps familier[2]", à l'intime qui surgit mais qui nous est aussitôt étranger. L'idée du double provoque un sentiment d'"inquiétante étrangeté" (pour reprendre l'une des célèbres traductions de ce terme en français) d'autant plus perturbant que ce qui devient étranger au sujet, c'est le sujet lui-même. Parmi les "gradations et extensions" du phénomène du double, écrit Freud, il y a "l'identification à une autre personne, de sorte qu'on est désorienté quant à son moi, ou qu'on met le moi étranger à la place du moi propre – donc dédoublement du moi, division du moi, permutation des moi[3]". Le père de la psychanalyse n'avait pas raison sur tout, mais là-dessus il ne s'est pas trompé.

Petite particularité, dans mon cas : l'autre Naomi s'est tellement transformée sur les plans personnel et politique que beaucoup

1. *Doppelganger* est le titre de l'ouvrage original, en langue anglaise. *(N.d.T.)*
2. Sigmund Freud, "L'inquiétant" [1919], in *Œuvres complètes*, trad. Janine Altounian, André Bourguignon, Pierre Cotet, Jean Laplanche & François Robert, PUF, Paris, 1996, t. XV, p. 152.
3. *Ibid.*, p. 168.

ont dit d'elle qu'elle était devenue le double de son ancien moi. Ce qui fait de moi le double d'un double – un état d'"inquiétante étrangeté" que Freud lui-même n'avait pas prévu.

Je suis loin d'être la seule à avoir été confrontée au sentiment d'une réalité mouvante. Presque tous mes interlocuteurs me parlent de proches ou de connaissances qui, un beau jour, sont tombés "au fond du terrier" et se sont fourvoyés – parents, frères et sœurs, meilleurs amis, mais aussi intellectuels et autres reporters autrefois dignes de confiance. Des personnes, jadis familières, devenues méconnaissables. Altérées. J'ai alors eu l'intuition que les forces qui déstabilisaient mon univers faisaient partie d'un vaste réseau de forces qui déstabilisaient le monde dans son ensemble, et que la compréhension de ces forces pourrait nous aider à avancer sur une terre plus ferme.

*

Voilà plus de vingt ans, depuis que ces deux avions ont percuté les tours du Word Trade Center, que je m'intéresse à la manière dont les chocs de grande ampleur détraquent nos synapses collectives, mènent à la régression des masses et en font des proies faciles pour les démagogues. Les années de recherche que j'ai consacrées à l'élaboration de *La Stratégie du choc* (2007) m'ont permis d'analyser en profondeur comment étaient exploités les états de confusion et de désorientation dans lesquels les populations étaient plongées après différents types de crises : le 11-Septembre, l'effondrement de l'Union soviétique, l'invasion de l'Irak, l'ouragan *Katrina*, et autres catastrophes plus anciennes. Chaque fois, l'effarement et l'affolement des populations permettaient à des acteurs économiques avides de pouvoir d'entrer en lice pour faire adopter, sans débat ni consentement démocratique, des politiques profitant aux élites corporatistes – une méthode qui n'est pas sans rappeler certaines techniques de torture consistant à isoler et à stresser les prisonniers pour affaiblir et briser leur résistance. Pendant que je menais mon enquête, cherchant à mettre au jour les cas de violation des droits politiques et de privatisation des terres et des services publics, je me suis toujours crue

à l'abri de cette stratégie. Et pour cause : je connaissais son fonctionnement. Les événements hors normes ne me déstabilisaient pas. Je voyais clair dans les crises. Et je pensais pouvoir aider les autres à en faire autant.

Hélas ! J'avais beau jeu de me croire à l'abri. Si j'étais si bien immunisée contre les chocs, c'est surtout parce que je n'en étais pas directement victime. Ce n'étaient pas les membres de ma famille qui avaient disparu dans les tours du World Trade Center. Ni mon quartier qui allait être démoli. Ni les professeurs de mes enfants qui étaient licenciés pour que les écoles publiques puissent être privatisées.

Mais avec le Covid… Avec le Covid, la donne a changé. La pandémie a bouleversé mon univers personnel, comme elle a bouleversé celui du monde entier. Pendant les quatre premiers mois, alors que je vivais encore dans le New Jersey, mon mari et moi nous sommes confinés chez nous avec notre fils neuroatypique, essayant en vain de l'aider à apprendre en ligne et, plus important encore, d'apaiser son caractère perméable, assiégé par la terreur environnante. Des ambulances ont emporté nos voisins, et le virus a fait éclater notre groupe d'amis. J'ai encore eu de la chance : je n'étais pas en première ligne dans les unités de soins Covid, mais je n'étais pas non plus protégée de la crise par mon habituelle distance de reporter. Je me réveillais tous les matins épuisée, fixant mes écrans dans un état d'hébétude. Pour la première fois, le choc ne concernait pas quelqu'un d'autre. Puis les chocs se sont multipliés.

Nous sommes dans un état de choc lorsque – individuellement ou en tant que société – nous faisons l'expérience d'un événement soudain et sans précédent qu'aucune explication valable ne permet encore d'éclairer. Par nature, un choc est le fossé qui s'ouvre entre l'événement et les récits susceptibles de l'expliquer. Or, en tant qu'êtres de langage, de récit, nous acceptons mal ce vide, cette absence de sens. Les opportunistes – les "capitalistes du désastre", comme je les ai appelés – le comblent donc avec leurs listes de souhaits préexistants, accompagnés de récits simplistes autour du bien et du mal, parfois caricaturaux à l'extrême : "Vous êtes avec nous ou du côté des terroristes", nous ont-ils dit après le 11-Septembre ; ou : "Ils haïssent nos libertés." Mais ces

récits avaient l'avantage d'exister, et cela seul suffisait à les rendre plus attirants que le néant.

Durant vingt ans, j'ai conseillé aux populations victimes de traumatismes collectifs de sortir de l'état de choc par l'unité : "Rassemblez-vous, retrouvez vos repères et écrivez votre histoire ; métabolisez le choc tous ensemble, créez du sens tous ensemble ; résistez aux tyrans de pacotille qui vous disent que le monde n'est plus qu'une feuille blanche destinée à accueillir leurs histoires violentes."

Le conseil n'était pas mauvais, mais il s'est révélé très difficile à mettre en pratique face à la pandémie. La lutte contre le Covid nous a précisément exposés aux conditions qui rendent les humains très vulnérables aux états de choc : le stress et l'isolement prolongés. Isolement qui, dans mon cas, s'est accentué quatre mois après le début de la crise sanitaire, lorsque nous sommes rentrés au Canada pour nous rapprocher de mes parents. À l'origine, ce n'était qu'un retour temporaire, mais, comme tant d'autres, nous nous sommes retrouvés coincés. Désormais, nous vivons à temps plein sur une île rocher, au bout d'une petite rue située à trois heures de la ville la plus proche, et à la merci d'un ferry capricieux.

Ce n'est que rarement qu'il m'arrive de regretter d'avoir troqué les petits plats de restaurant livrés à domicile, le bon vieux réseau électrique urbain et l'accès au métro contre une école en pleine nature, un accès facile à d'innombrables sentiers forestiers et la chance, infime mais bien réelle, d'apercevoir la noire dorsale d'une orque fendre les eaux gris acier de la mer des Salish. Il fait bon vivre ici – quand nous ne sommes pas assaillis par la chaleur et la fumée des incendies de forêt ou par des tempêtes (aux noms jusqu'alors inconnus : "bombe cyclonique", "rivière atmosphérique", "Pineapple Express") qui se succèdent tout au long de l'hiver, interminablement pluvieux. Mais, reconnaissons-le, c'est très isolé. Peut-être est-ce précisément ce qui m'a rendue si vulnérable : l'absence, des mois durant, de connexions physiques, émotionnelles et mentales avec mes semblables ; et la tentative visant à pallier le manque de vie sociale en me réfugiant sur Internet, pour n'y trouver à la place qu'une source supplémentaire de confusion : une foule d'internautes parlant de moi, de ce

que j'avais dit et de ce que j'avais fait – sauf qu'ils se trompaient de cible. Ce n'était pas de moi qu'ils voulaient parler. C'était d'elle. L'inquiétude m'a alors envahie : qui étais-je réellement ?

Pour tenter de comprendre la situation dans laquelle je me trouvais, j'ai commencé par lire et par regarder tout ce que je pouvais trouver sur les doubles et les sosies, du psychiatre et psychanalyste Carl Gustav Jung à la romancière de science-fiction Ursula K. Le Guin, en passant par Fedor Dostoïevski et le réalisateur américain Jordan Peele. La figure du double a alors commencé à me fasciner – sa signification dans la mythologie ancienne et son rôle dans la naissance de la psychanalyse. La façon dont notre moi jumelé représente notre aspiration la plus profonde : l'âme éternelle, cette entité éphémère supposée survivre à notre corps. Et la façon dont le double représente également les parties les plus réprimées, dépravées et rejetées de nous-mêmes – le jumeau maléfique, le moi obscur, l'anti-moi, le Mr Hyde du Dr Jekyll. À en croire toutes ces histoires, ma crise d'identité était probablement inévitable : l'apparition d'un double de soi est pratiquement toujours source de chaos intérieur, de stress et de paranoïa, et la personne qui rencontre son double est invariablement dépassée par l'étrangeté de la situation.

Cependant, les doubles ne représentent pas uniquement des tourments. Depuis des siècles, ils sont aussi considérés comme des avertissements ou des présages. Lorsque la réalité commence à se dédoubler, à donner une image modifiée d'elle-même, cela signifie souvent que quelque chose d'important est occulté – une partie de nous-mêmes et de notre monde que nous ne voulons pas voir – et que d'autres dangers nous guettent si l'avertissement est ignoré. Cela s'applique à l'individu, mais aussi aux sociétés polarisées, divisées en factions irréconciliables. Des sociétés comme les nôtres.

Dans son célèbre *Vertigo* (*Sueurs froides*, 1958), Alfred Hitchcock compare le tumulte provoqué par la présence d'un double à un "vertige". L'expérience que j'en ai me ferait presque préférer le terme que le philosophe mexicain Emilio Uranga a associé à ce phénomène en 1952 : *zozobra*. Un vocable espagnol pour dire l'anxiété existentielle et la mélancolie, mais aussi une sorte de chancellement généralisé : "une façon d'être au monde

qui oscille sans cesse entre deux possibles, entre deux affects, sans jamais permettre de s'en remettre à l'un ou à l'autre[1]" – le sérieux et l'absurde, la sécurité et le danger, la vie et la mort. Uranga écrit : "Dans ce va-et-vient permanent, l'âme se déchire, se blesse, et souffre."

L'écrivain américain Philip Roth, qui s'est intéressé à cette question dans *Opération Shylock* (1993), s'exclame, en songeant à l'attirance-répulsion que lui inspire son double : "C'est trop ridicule pour être pris au sérieux et trop sérieux pour être tourné en ridicule[2]." Cette formule est devenue mon mantra pendant cette étrange et inquiétante période de ma vie. Les mouvements politiques que soutient l'autre Naomi sont-ils dérisoires, sans intérêt ou l'expression d'un changement global qui nécessite une rapide prise de conscience ? Dois-je rire ou bien pleurer ? Suis-je assise sereinement sur mon rocher ou prise dans la tourmente ?

À en croire la littérature et la mythologie, l'apparition d'un double est une invitation au voyage, un appel à la découverte des messages, des secrets et des présages dont il est porteur. C'est ce que j'ai fini par faire. Plutôt que de repousser mon double, j'ai voulu en savoir plus, non seulement sur l'autre Naomi, mais aussi sur tous les mouvements qu'elle anime. Je l'ai suivie alors qu'elle s'enfonçait de plus en plus profondément dans le terrier de la conspiration, là où mes propres recherches pour *La Stratégie du choc* semblaient m'avoir souvent menée, me renvoyant tout à coup l'image miroir d'un réseau de complots fantasmagoriques qui font passer les crises très réelles qui s'abattent sur nous (du Covid au changement climatique, en passant par la guerre en Ukraine) pour des attaques sous fausses bannières, orchestrées par les communistes chinois, les mondialistes et les Juifs.

J'ai suivi de près ses alliances avec certains des hommes les plus malveillants de la planète, ces champions de la désinformation globale qui attisent le feu de l'insurrection partout à travers

1. *Emilio Uranga's Analysis of Mexican Being: A Translation and Critical Introduction* [1952], trad. & introd. Carlos Alberto Sánchez, Bloomsbury Academic, Londres, 2021, p. 180.
2. Philip Roth, *Opération Shylock. Une Confession*, trad. Lazare Bitoun, Gallimard, "Folio", Paris, 1995, p. 82.

le monde. J'ai enquêté sur ce que cela leur rapporte – politiquement, émotionnellement, financièrement – et exploré les peurs et les dénis (d'ordre historique, ethnique et culturel) dont ils se nourrissent. Surtout, j'ai tenté de déterminer quel type de réponse pouvait désarmer ces puissantes forces antidémocratiques dont le pouvoir ne cesse de croître. Cette traque me semblait légitime. J'ai été si souvent et si longtemps confondue avec l'autre Naomi qu'il n'a pas été rare que je me sente suivie. Je ne faisais que lui rendre la monnaie de sa pièce.

Dans les histoires de doubles, de jumeaux et d'imposteurs, il arrive fréquemment que le sosie, par ses agissements, soit le miroir déformant du protagoniste et qu'il lui montre une image vaniteuse et vénale de lui-même. Je ne vous cacherai pas qu'en observant mon double j'ai plus d'une fois eu la désagréable impression de me voir. Mais ce qui, en dépit de tout, m'a poussée à écrire ce livre, ce n'est pas tant l'image de moi que l'autre Naomi renvoyait – quand j'observais ses choix (désastreux) et la cruauté dont elle était victime – que les nombreux aspects déplorables de notre culture commune : la soif si répandue d'importance, dans un monde où l'intérêt suscité est de plus en plus éphémère ; la facilité avec laquelle sont exclus les gens qui commettent des erreurs ; la banalisation des mots et le rejet des responsabilités, entre autres choses. Au bout du compte, cette scrutation m'a aidée à mieux me connaître, mais aussi, curieusement, à mieux appréhender les systèmes et les dynamiques dans lesquels nous sommes tous empêtrés.

Ce livre n'est pas une biographie de l'autre Naomi, ni une tentative de diagnostic psychanalytique de ses excentricités. J'y utilise ma propre expérience du double – le préjudice subi et les leçons que j'en ai tirées : sur moi, sur elle, sur nous – pour m'orienter au sein de ce que j'en suis venue à appréhender comme notre culture du double. Une culture envahie par diverses formes de (dé)doublement et où tous ceux qui entretiennent en ligne l'existence d'un personnage ou d'un avatar fabriquent leur propre double – une représentation virtuelle d'eux-mêmes à destination des autres. Une culture dans laquelle beaucoup en sont venus à se penser comme des marques, se forgeant une identité cloisonnée, qui leur correspond sans leur correspondre, un double qu'ils interprètent

inlassablement dans l'éther numérique, comme un prix à payer pour se faire une place dans l'économie – si vorace – de l'attention. Et pendant ce temps, les grandes entreprises de la tech utilisent ces trésors de données pour apprendre aux machines à simuler nos capacités physiques et mentales et les transformer en doubles menaçants, doués d'intentions et de logique propres. Je n'ai cessé de me demander l'influence qu'avait tout ce processus de duplication sur notre quotidien. Quel rôle joue-t-il dans l'attention que nous accordons aux choses et, d'une façon plus préoccupante, sur notre capacité à nous montrer indifférents ?

Alors que je continuais à filer mon double dans son monde – un lieu où, au nom de la sauvegarde et de la protection des "enfants", des influenceurs du bien-être (adeptes des embellisseurs d'images) font cause commune avec de virulents propagandistes d'extrême droite –, j'ai été confrontée à des formes de dédoublement et de "gémellité" plus édifiantes encore. Comme cette manière qu'a la politique de ressembler de plus en plus à un monde miroir, avec une société scindée en deux, chaque côté se définissant par rapport à l'autre : quels que soient les dires ou les idées de l'un, l'autre dira et pensera exactement le contraire. Plus j'avançais dans ma recherche, plus je remarquais ce phénomène autour de moi : les gens n'étaient plus guidés comme hier par des principes ou des croyances bien définis ; ils se comportaient tous en membres de groupe, jouaient leur yin face au yang de l'autre bord – les forts contre les faibles ; les lucides contre les moutons ; les vertueux contre les dépravés. Comme si le système de pensée actuel était devenu exclusivement binaire.

Au début, je n'ai cru voir dans le monde de mon double qu'une escroquerie sans lendemain. Mais, avec le temps, j'ai eu la très nette impression d'assister en direct à la naissance d'une nouvelle et dangereuse formation politique, avec ses alliances, sa vision du monde, ses slogans, ses ennemis, ses mots codés, ses zones interdites et, surtout, son plan de campagne pour prendre le pouvoir.

Il m'est alors apparu que tout cela avait partie liée avec un autre genre de doublement, plus inquiétant encore : la manière dont, tout au long de l'histoire, les concepts de race, d'ethnicité et de sexe n'ont eu de cesse de créer de sombres doubles pour des catégories entières de populations, cataloguées comme

"sauvages", "terroristes", "voleurs", "putains", "objets de propriété". Ce qui nous mène à ma découverte la plus glaçante : il n'y a pas qu'un individu qui peut être affublé d'un sinistre double, il y a aussi les nations et les cultures. Nous sommes d'ailleurs nombreux à ressentir et à craindre l'arrivée d'un basculement décisif : de la démocratie à la tyrannie ; de la laïcité à la théocratie ; du pluralisme au fascisme. Dans certains pays, il a déjà eu lieu. Dans d'autres, il semble aussi proche et familier qu'un reflet altéré dans un miroir.

Plus mes recherches avançaient, plus cette forme de dédoublement alimentait mes préoccupations : celle, clownesque, de l'État fasciste, inséparable jumeau des démocraties occidentales libérales, qui menace sans arrêt de nous engloutir dans ses flammes où crépitent le dogme de l'appartenance sélective et le mépris de l'autre. La figure du double sert depuis des siècles à nous mettre en garde contre ces versions grimaçantes de nos moi collectifs, contre ces promesses d'horribles lendemains.

Le glas a-t-il déjà sonné ? Pas encore tout à fait – du moins, pas pour tout le monde. Mais la pandémie, qui s'est ajoutée à tant d'autres urgences longtemps refoulées, a conduit l'humanité là où elle n'était jamais allée auparavant – un quelque part proche et pourtant différent. Ce glissement est sans doute ce qui explique l'étrangeté que tant d'entre nous essaient de nommer. Rien qui ne nous soit pas familier, et pourtant rien qui ne soit tout à fait comme avant. Ici, des comportements étranges ; là, des politiques absurdes ; là encore, à mesure que l'intelligence artificielle se perfectionne, une difficulté croissante à discerner (ce) qui est réel de (ce) qui ne l'est pas. Cette impression de désorientation que nous nous avouons ? Ce sentiment de ne plus savoir qui et quoi croire ? Ces êtres chers qui nous semblent tout à coup étrangers ? Tout cela vient de ce que notre monde a changé et que, comme dans le cas d'un jet-lag collectif, la plupart d'entre nous sont toujours en phase avec les rythmes et les habitudes de l'endroit quitté. Il est grand temps de trouver nos repères dans ce nouvel espace.

Dans *L'Autre comme moi* (2002), l'écrivain portugais José Saramago propose cette épigraphe : "Le chaos est un ordre à

déchiffrer[1].” C’est ce que je voudrais tenter ici : déchiffrer le chaos qui règne au cœur de notre culture du double, avec son enchevêtrement envahissant de moi simulés, d’avatars numériques, de surveillance de masse, de projections ethno-raciales, de doubles fascistes, d’ombres soigneusement réfutées qui remontent à la surface. Le terrain sera parfois piégeux, mais n’ayez crainte, nous ne resterons pas prisonniers de la maison des miroirs. Le but de cette cartographie est de nous permettre d’accomplir ce à quoi beaucoup d’entre nous aspirent : échapper à ce monde hallucinant et trouver notre voie vers une sorte de pouvoir et d’objectif communs. Il est impératif de sortir de ce vertige collectif et de nous rendre ailleurs, dans un espace significativement meilleur – tous ensemble.

1. José Saramago, *L’Autre comme moi*, trad. Geneviève Leibrich, Éd. du Seuil, “Points”, Paris, 2022, p. 9.

I

DOUBLE VIE

(REPRÉSENTATION)

“J’ai trouvé le moyen de vivre à côté de mon nom. Cela s’est révélé très utile[1].”

Judith Butler, 2021

1. Cité *in* Jules Gleeson, “Judith Butler: « We need to rethink the category of woman »”, *The Guardian*, 7 septembre 2021.

1

OCCUPY WALL STREET

La première fois que c'est arrivé, j'étais dans des toilettes publiques à proximité de Wall Street, à Manhattan. J'allais sortir de ma cabine lorsque deux jeunes femmes se sont mises à parler de moi :

— Tu as vu ce qu'a dit Naomi Klein ?

Je me suis figée, comme au lycée chaque fois qu'une méchante camarade s'apprêtait à m'humilier. Qu'est-ce que j'avais dit ?

— Un truc comme quoi la marche d'aujourd'hui n'est pas une bonne idée !

— On lui a demandé son avis ? Elle ne comprend pas nos revendications.

Attendez ! Je n'avais rien dit sur la marche, ni sur les revendications des manifestants. Pour qui me prenaient-elles ? Et c'est là, tout à coup, que ça a fait tilt. Je me suis calmement dirigée vers les lavabos, j'ai regardé l'une de mes accusatrices dans le miroir et j'ai prononcé ces mots, que je répéterais trop souvent dans les mois et les années à venir :

— Je pense que vous voulez parler de Naomi Wolf.

C'était en novembre 2011, au plus fort d'Occupy Wall Street (OWS), le mouvement qui a vu des groupes de jeunes manifestants camper dans des parcs et sur des places publiques dans un grand nombre de villes des États-Unis, du Canada, d'Asie et d'Europe. Il s'inspirait du Printemps arabe et des mouvements d'occupation menés par la jeunesse dans le sud de l'Europe – en Espagne et au Portugal, notamment. C'était un hurlement collectif contre les inégalités économiques et les délits financiers, qui donnerait naissance à une nouvelle "politique générationnelle". Ce jour-là,

à Manhattan, d'où tout est parti, les organisateurs avaient appelé à une grande marche à travers le quartier d'affaires, et il ne faisait aucun doute, au vu des vêtements noirs et des lourds traits d'eye-liner, que personne dans ces toilettes n'était spécialisé en produits dérivés.

Je comprends pourquoi mes compagnons de marche se mélangeaient les pinceaux. Nous étions deux Naomi à écrire des livres conceptuels (mon *No Logo*, son *Beauty Myth*[1] ; ma *Stratégie du choc*, son *End of America*). Deux Naomi aux cheveux bruns (plus longs et plus volumineux chez elle), quoique blondissant à force d'éclaircissements. Et deux femmes d'origine juive. Le plus déroutant, c'est que nous avions autrefois des domaines de prédilection bien distincts (elle, le corps des femmes, la sexualité et le leadership ; moi, les assauts des entreprises contre la démocratie et le changement climatique). Mais au moment du mouvement OWS, la ligne jaune qui séparait nos champs d'analyse avait déjà commencé à s'estomper.

Avant cette "confrontation" dans les toilettes, je m'étais déjà rendue deux ou trois fois sur les lieux de l'occupation, principalement pour interroger les gens sur ce qu'ils pensaient de la relation entre la logique du marché et le dérèglement climatique. J'étais en plein travail pour mon prochain livre : *Tout peut changer. Capitalisme & changement climatique.* Profitant de ma présence, les organisateurs m'ont demandé de prononcer un bref discours sur le choc de la crise financière de 2008 et les injustices flagrantes qui en sont résultées : les milliers de milliards mobilisés pour sauver les banques, dont les imprudentes transactions avaient provoqué la crise ; l'austérité punitive réservée au reste de la population ; la corruption légalisée enfin mise à nu. Il y avait là tous les germes du mécontentement que les populistes de droite, dans des dizaines de pays, allaient mettre au service de leur projet politique anti-immigrés et antimondialiste – notamment Donald Trump, sous la houlette de son principal conseiller

1. *Beauty Myth* est le seul ouvrage de Naomi Wolf traduit en français, sous le titre *Quand la beauté fait mal* (trad. Michèle Garène, First, Paris, 1991). Nous conservons le titre américain dans le texte français pour en préserver le sens. *(N.d.T.)*

d'alors, Stephen K. Bannon. À l'époque, cependant, beaucoup d'entre nous entretenaient l'espoir que la crise financière serait le catalyseur d'un renouveau démocratique, d'une nouvelle ère de pouvoir pour la gauche, qui disciplinerait la puissance des entreprises et donnerait à nos démocraties chancelantes les moyens de faire face aux urgences croissantes, y compris climatiques. C'était le fil conducteur de mon allocution. Vous pouvez la consulter en ligne et déplorer ma grande naïveté[1]…

Naomi Wolf, porte-étendard du féminisme dans les années 1990, avait également croisé les manifestants, et je suppose que la confusion est née à ce moment-là. Elle avait écrit plusieurs articles affirmant que les mesures de répression contre Occupy Wall Street démontraient que les États-Unis étaient en train de devenir un État policier. C'était le sujet de son livre *The End of America*, où l'on découvrait les "dix étapes" qui menaient chaque gouvernement tout droit au fascisme. Pour elle, les contraintes liberticides opposées aux manifestants d'OWS étaient la preuve que cet avenir funeste était désormais à nos portes. Comme la ville n'autorisait pas l'utilisation de mégaphones et de systèmes de sonorisation dans le parc Zuccotti, un grand nombre de manifestants avaient été arrêtés par la police. Dans ses articles, Naomi Wolf exhortait les militants à défier les restrictions de leur liberté d'expression et de réunion, afin, insistait-elle, de faire obstacle au coup d'État qui avait lieu sous leurs yeux. Mais les organisateurs ont opté pour une autre tactique : ne voulant pas donner à la police de prétexte justifiant leur évacuation, ils ont choisi d'utiliser un procédé, le "microphone humain", consistant à faire répéter les paroles des orateurs par les premiers rangs de la foule afin que tout le monde puisse en profiter.

Ce n'était pas le seul point de désaccord entre Naomi Wolf et les organisateurs. À tort ou à raison, les manifestants avaient été très clairs sur le fait que le mouvement n'avait pas de calendrier politique : il aurait suffi que les législateurs répondent favorablement à deux ou trois de leurs requêtes pour qu'ils rentrent satisfaits

1. Naomi Klein, "Occupy Wall Street: the most important thing in the world now", *The Nation*, 6 octobre 2011. Pour une traduction de cet article, voir https://basta.media/Naomi-Klein-Le-mouvement-Occupons. *(N.d.T.)*

chez eux. Naomi Wolf était persuadée du contraire. Selon elle, les attentes du mouvement étaient très précises, et il se trouve qu'elle les avait identifiées : "J'ai découvert ce que le mouvement OWS voulait réellement, a-t-elle écrit. Les médias mainstream ne cessant pas de déclarer qu'« OWS n'a pas de message », je suis allée directement interroger les intéressés, leur demandant de répondre en ligne à la question « Que souhaitez-vous[1] ? »" Faisant fi de l'engagement du mouvement en faveur d'une démocratie radicale, participative, elle a ensuite transformé les résultats de son enquête échevelée en une liste sélective de revendications. Puis, profitant d'une cérémonie organisée par l'*Huffington Post* en l'honneur du gouverneur de l'État de New York, Andrew Cuomo, à laquelle elle avait été conviée, elle a interpellé la foule de manifestants d'OWS arrivés sur place pour leur dire qu'"en vertu du premier amendement ils avaient le droit d'utiliser un mégaphone[2]".

La situation s'est corsée lorsque, après avoir entrepris de transmettre à Cuomo des demandes que les intéressés eux-mêmes ne connaissaient pas, elle a quitté l'événement avant l'arrivée du gouverneur, s'est mêlée aux manifestants avec son compagnon, s'est opposée aux forces de l'ordre qui exigeaient la dispersion, et a fini par être arrêtée, en robe de soirée chatoyante, sous le feu des projecteurs et une flopée de caméras. C'est à cela que faisaient référence les femmes dans les toilettes du quartier de Wall Street, lorsqu'elles disaient que "Naomi Klein" ne comprenait rien à leurs revendications.

Je n'avais prêté qu'une attention distraite aux frasques de Naomi Wolf pendant cette période – elles n'étaient qu'une des nombreuses étrangetés de cet automne mouvementé autour du camp de Wall Street ; un jour, la rumeur a couru que Radiohead était sur le point d'y donner un concert gratuit, mais la farce a fait long feu, le groupe n'ayant pas quitté l'Angleterre ; le lendemain, le chanteur Kanye West et l'homme d'affaires Russell Simmons sont en revanche bel et bien arrivés avec leurs proches pour distribuer des

1. Naomi Wolf, "The shocking truth about the crackdown on Occupy", *The Guardian*, 25 novembre 2011.
2. N. Wolf, "Naomi Wolf: how I was arrested at Occupy Wall Street", *The Guardian*, 19 octobre 2011.

cadeaux aux protestataires ; un peu plus tard, ce serait le tour de l'acteur Alec Baldwin. Dans cette atmosphère de foire ambulante, le fait qu'une autrice au mitan de sa carrière se fasse menotter en distribuant vainement ses consignes à des manifestants deux fois plus jeunes qu'elle était assez anecdotique.

Ce n'est qu'après l'épisode des toilettes de Wall Street que j'ai commencé à accorder plus d'attention à ses agissements, désormais consciente qu'une partie d'entre eux pouvait me retomber dessus. Et les choses n'ont fait qu'empirer. Après que la police américaine eut vidé les parcs et les places de leurs protestataires, Naomi Wolf a écrit un article qui affirmait, sans l'ombre d'une preuve, que les ordres venaient directement du Congrès et de la Maison Blanche (occupée alors par Barack Obama). "Quand on relie les choses entre elles", note-t-elle, tout s'explique : les mesures de répression contre OWS étaient "la première bataille d'une guerre civile […] une bataille qui avait poussé les membres du Congrès, avec la complicité du président américain, à réprimer implacablement le peuple qu'ils [étaie]nt censés représenter[1]".

Pour elle, cela signifiait que nous étions définitivement entrés dans un régime totalitaire : une idée qu'elle avait déjà soutenue sous George W. Bush – lorsqu'elle avait prédit, avec assurance, qu'il empêcherait l'organisation des élections de 2008 (qui ont eu lieu) – et qu'elle continuerait à revendiquer dans les années suivantes. "Malheureusement, cette semaine, peut-on lire à la fin de son article, les Américains ont fraternisé encore un peu plus avec les manifestants de la place Tahrir. Comme eux, nous sommes désormais en guerre contre nos dirigeants[2]."

Son raisonnement n'était pas bon, mais il l'était encore moins pour moi, car, en s'attaquant aux abus de pouvoir des entreprises et des politiciens en période de crise, un sujet qu'elle n'avait fait qu'effleurer dans *The End of America*, elle me donnait l'impression d'écrire une parodie de *La Stratégie du choc*, débarrassée jusqu'à la caricature de toute démonstration et de tout sens critique. Et même si je n'étais pas encore très souvent confondue avec mon double, je savais que certaines personnes m'attribueraient ses

1. N. Wolf, "The shocking truth about the crackdown on Occupy", art. cité.
2. *Ibid.*

théories. J'éprouvais comme un sentiment de décorporation. Je me suis alors replongée dans les articles décrivant son arrestation en tenue de soirée, et une phrase de *The Guardian* m'a fait sauter au plafond : "Son partenaire, le producteur de films Avram Ludwig, a également été arrêté[1]."

Je l'ai aussitôt lue à mon propre compagnon, le réalisateur et producteur de films Avram Lewis (qui se fait appeler Avi).

– Qu'est-ce que c'est que ce truc de fous ? s'est-il exclamé.

– Je sais, ai-je lancé. C'est comme une putain de conspiration.

Et nous nous sommes regardés en éclatant de rire.

Au cours des dix années qui ont suivi, Naomi Wolf n'a eu de cesse d'établir des ponts entre les faits et ses fantasmes, chaque fois à coups d'hypothèses totalement infondées : Edward Snowden, le lanceur d'alerte et ex-employé de l'Agence nationale de la sécurité (NSA), "n'est pas celui qu'il prétend être[2]", mais un espion actif ; l'envoi de troupes américaines en Afrique de l'Ouest pour construire des hôpitaux de campagne lors de l'épidémie d'Ebola de 2014 n'aurait pas visé à arrêter la propagation de la maladie, mais à introduire celle-ci aux États-Unis pour y justifier le "confinement des masses[3]" ; les décapitations de prisonniers américains et britanniques par Daech n'auraient pas été des meurtres réels, mais des opérations secrètes mises en scène par le gouvernement américain avec l'aide d'acteurs[4] ; Dominique Strauss-Kahn, accusé en 2011 d'avoir agressé sexuellement une femme de ménage dans une chambre d'hôtel de New York[5], et arrêté à cette occasion, aurait été victime d'une opération des "services de renseignement" français destinée à l'écarter de la course à la présidentielle, où il était "le mieux placé

1. Matt Wells, "Occupy Wall St: Naomi Wolf condemns « stalinist» erosion of protest rights", *The Guardian*, 19 octobre 2011.

2. Joe Coscarelli, "Naomi Wolf thinks Edward Snowden and his sexy girlfriend might be government plants", *New York Magazine*, 14 juin 2013 ; Naomi Wolf, Facebook, post du 15 juin 2013, revu le 14 mars 2021.

3. N. Wolf, Facebook, post du 30 septembre 2014, 15 h 21.

4. Max Fisher, "The insane conspiracy theories of Naomi Wolf", *Vox*, 5 octobre 2014.

5. Il y aura un non-lieu à l'issue de l'instruction pénale, et un accord financier avec la plaignante mettra fin à la procédure civile.

pour battre Nicolas Sarkozy[1]" ; les résultats du référendum écossais de 2014 sur l'indépendance auraient été truqués[2] (déduction faite à partir d'une compilation aléatoire de témoignages recueillis de son domicile new-yorkais) ; le "Green New Deal" ne serait pas le fruit du combat des mouvements populaires pour la justice climatique, mais une couverture du "fascisme[3]" planifiée par les élites.

En ces temps d'extrême concentration des richesses et d'impunité totale des puissants, il est parfaitement logique, et sage, de vérifier la véracité des récits officiels. Rendre publiques les véritables conspirations entre dans le cahier des charges du journalisme d'investigation (nous y reviendrons). Mais mon double ne s'embarrassait pas d'enquêtes sérieuses avant de lancer ses théories fumantes sur Snowden, Daech et Ebola ; ni lorsqu'elle s'employait à voir un complot derrière la forme étrange de certains nuages, qui, a-t-elle laissé entendre, feraient partie d'un programme secret de la NASA visant à vaporiser dans le ciel des "particules d'aluminium à grande échelle[4]" et à provoquer une épidémie de démences ; ni lorsqu'elle partageait sur Twitter d'édifiantes réflexions sur le réseau 5G, dont celle-ci : "C'était incroyable d'aller à Belfast, qui ne dispose pas encore de la 5G, et de sentir la terre, le ciel, l'air, d'appréhender l'humain, de sentir ce qu'on pouvait encore sentir dans les années 1970. Une atmosphère calme, tranquille, paisible, reposante, naturelle[5]." L'observation lui a valu l'habituel déluge de sarcasmes qu'affectionne la plateforme, la plupart pointant du doigt : (1) que Belfast avait déjà la 5G au moment de sa visite ; (2) que, dans les années 1970, le nord de l'Irlande était à feu et à sang, embourbé dans une guerre civile qui ferait des milliers de morts.

1. N. Wolf, "A tale of two rape charges", *The Great Debate* (blog), Reuters, 23 mai 2011.
2. "Naomi Wolf compiles ballot paper complaints", *The* [Glasgow] *Herald*, 27 septembre 2014.
3. "Progressive feminist Naomi Wolf rips the Green New Deal as « fascism » – « I WANT a Green New Deal » but « this one is a straight up power grab »", *Climate Depot*, 21 février 2021.
4. Tim Skillet @Gurdur, Twitter, tweet du 24 mars 2018, 1 h 27.
5. Naomi Wolf @naomirwolf, Twitter, tweet du 5 juillet 2019, 1 h 13, *in* Séamas O'Reilly @shockproofbeats, Twitter, tweet du 5 avril 2020, 4 h 27.

On peine à croire que tout cela puisse émaner de l'autrice, alors récipiendaire de la bourse Rhodes à l'université d'Oxford, de *The Beauty Myth*, où l'on peut lire : "Les petites filles s'initient non pas au désir de l'autre, mais au désir d'être désirées. Les filles apprennent à observer leur propre sexe avec les garçons ; cela occupe l'espace qui devrait être consacré à trouver ce qu'elles veulent vraiment, à lire, à écrire à ce sujet, à le chercher et à l'obtenir. Le sexe est retenu en otage par la beauté, et les termes de la rançon sont gravés tôt et profondément dans l'esprit des filles à l'aide d'instruments plus beaux que ceux que savent utiliser les publicitaires ou les pornographes : littérature, poésie, peinture et film[1]."

Ce livre contenait d'importantes erreurs statistiques[2], préfigurant ce qui allait suivre, mais il était aussi le fruit d'un patient travail sur les archives. Aujourd'hui, les publications en ligne de Naomi Wolf sont si fantasques et si frénétiques que le contraste avec ses premiers écrits et ce qu'elle incarnait (une personne qui aimait la langue, réfléchissait profondément à la vie intime des jeunes filles et des femmes, et pensait leur libération) peut sembler surprenant.

À l'aube des années 1990, l'écrivaine et essayiste australienne Germaine Greer a déclaré que *The Beauty Myth* était la "publication féministe la plus importante depuis *La Femme eunuque*[3]" (son propre best-seller, publié en 1970). L'époque y était pour beaucoup. Après la décennie perdue des années 1980, au cours desquelles la question du féminisme était brusquement devenue trop terre à terre et trop sérieuse pour occuper les heures de grande écoute, l'annonce d'une troisième vague féministe s'est facilement imposée dans les médias, et *The Beauty Myth* a fait de Naomi Wolf le visage télégénique du mouvement. Elle n'était pas la première autrice féministe à dénoncer les standards de beauté imposés aux femmes, mais elle avait un angle d'attaque

1. N. Wolf, *Quand la beauté fait mal*, *op. cit.*, p. 158.
2. Casper Schoemaker, "A critical appraisal of the anorexia statistics in *The Beauty Myth*: Introducing Wolf's Overdo and Lie Factor (WOLF)", *Eating Disorders*, 12(2), 2004, p. 97-102.
3. Alice Steinbach, "Wolf vs. « Beauty Myth »: feminist sees conspiracy in stress on appearance", *Baltimore Sun*, 22 juin 1991.

bien à elle. Le cœur de son argumentation était qu'au cours des années 1980, alors que les féministes de la deuxième vague étaient parvenues à obtenir une plus grande égalité pour les femmes dans l'accès à l'enseignement supérieur et sur les lieux de travail, la pression exercée sur elles pour qu'elles répondent à des normes inatteignables de minceur et de beauté avait fortement augmenté, les plaçant dans une situation de désavantage concurrentiel par rapport aux hommes. Ce n'était pas une coïncidence, car, selon elle, l'élite dirigeante savait qu'elle occupait des emplois qui auraient été menacés si les femmes avaient été libres de s'élever sans entraves : cela "devait être évité, pour ne pas mettre à mal l'élite traditionnelle[1]". Le "mythe" de la beauté avait été inventé, pensait-elle, pour réduire le pouvoir des femmes et les désorienter – pour les occuper avec du mascara et des régimes amincissants au lieu de les laisser libres de gravir les échelons professionnels et de surpasser leurs rivaux masculins. Pour elle, en substance, les standards de beauté imposés dans les années 1980 étaient un contrecoup *(backlash)* du féminisme des années 1970.

Pourtant, la réponse féministe que proposait Naomi Wolf ne nous ramenait pas aux combats des années 1960 et 1970, quand le féminisme avait partie liée avec l'anti-impérialisme, l'antiracisme et le socialisme, et que ses militantes créaient leurs propres collectifs, leurs propres publications et s'engageaient dans des candidatures politiques insurrectionnelles visant à défier et à transformer de l'extérieur les systèmes de pouvoir dominants. Au contraire, tout comme Bill Clinton et Tony Blair ont éloigné leurs partis respectifs des politiques qui défendaient les services publics universels et la redistribution des richesses pour privilégier une "troisième voie", celle d'un libéralisme et d'un militarisme assumés, le féminisme de la troisième vague tel que l'incarnait Naomi Wolf a tracé une route vers le centre qui avait peu à offrir aux femmes de la classe ouvrière, mais qui promettait le monde aux femmes qui lui ressemblaient : blanches, de la classe moyenne et très éduquées. Son deuxième livre, *Fire with Fire*, qui appelait le féminisme à abandonner tout dogmatisme et

1. N. Wolf, *Quand la beauté fait mal*, *op. cit.*, p. 19.

à embrasser la "volonté de puissance[1]", est sorti vingt ans avant la parution, en 2013, d'*En avant toutes. Les femmes, le travail et le pouvoir*[2], de la milliardaire et militante féministe américaine Sheryl Sandberg.

Naomi Wolf a agi en conformité avec ses idées. Plutôt que d'œuvrer de l'intérieur du mouvement, dans le sillage de ses aïeules féministes, elle s'est invitée au cœur de l'establishment libéral, à la fois à New York et à Washington DC. Elle a épousé un journaliste qui est devenu la plume de Bill Clinton et le rédacteur en chef de *The New York Times* ; s'est rapprochée du conseiller de la Maison Blanche Dick Morris, qui a joué un rôle clé dans le virage à droite du président démocrate ; et a contribué à la création d'un institut pour le leadership des femmes. À l'évidence, son objectif n'était pas de démolir les structures du pouvoir des élites, mais d'y accéder.

La presse n'en avait que pour Naomi Wolf, qui, en ce temps-là, ressemblait beaucoup à l'actrice américaine Valerie Bertinelli, connue pour son rôle dans *One Day at a Time (Au fil des jours)*, ma sitcom préférée lorsque j'étais petite. Non seulement elle était magnifiquement posée lorsqu'elle démolissait l'industrie de la beauté, mais elle écrivait aussi avec une rare liberté de ton tant sur le sexe que sur le droit des jeunes femmes au plaisir.

De grandes théoriciennes féministes, apparues avant et après Naomi Wolf, ont souligné le lien puissant qui existe entre des expériences personnelles radicales (incluant le viol, l'avortement, la violence domestique, le fétichisme ethnique, la maladie et la dysphorie de genre) et les structures sociales qui les ont favorisées. Les années 1980 ont vu paraître beaucoup d'ouvrages sur ce sujet, souvent écrits par des féministes noires-américaines : *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme*, de Gloria Jean Watkins (*alias* bell hooks) ; *Femmes, race et classe*, d'Angela Davis ; et *Sister outsider. Essais et propos sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme*, d'Audre Lorde, notamment. *Les Monologues*

1. N. Wolf, *Fire with Fire: The New Female Power and How to Use It*, Chatto & Windus, Londres, 1993, p. XVIII.
2. Sheryl Sandberg, *En avant toutes. Les femmes, le travail et le pouvoir*, trad. Marie Boudewyn, JC Lattès, Paris, 2013.

du vagin, la pièce de théâtre d'Eve Ensler (*alias* V), ont été joués pour la première fois quatre ans après la publication de *The Beauty Myth.* Ces œuvres ont rendu publiques des douleurs personnelles qui ont contribué à fédérer les mouvements de masse autour d'une justice collective dans laquelle le privé et l'intime devenaient des causes politiques. Ce qui distinguait Naomi Wolf et ses écrits de ces intellectuelles engagées était son manifeste manque de curiosité pour les autres femmes, et plus encore pour celles dont la vie différait nettement de la sienne. On l'observe déjà dans son premier livre, qui ne s'intéresse au bout du compte qu'à l'effet des idéaux blancs et européens de la beauté sans s'inquiéter des conséquences qu'ils ont eues également sur les femmes noires, asiatiques et, plus généralement, non blanches (sans parler des femmes queer et transgenres).

Bien qu'il y ait toujours eu des sceptiques – la féministe et critique sociale américaine Camille Paglia a qualifié Naomi Wolf de "penseuse de magazine pour ados[1]" –, son travail a rarement été critiqué ailleurs que dans les départements d'études féminines. À la fin des années 1990, Naomi Wolf faisait tellement autorité que, lors de l'élection présidentielle de 2000, Al Gore, le candidat du Parti démocrate, l'a engagée pour l'aider à séduire les électrices. Le conseil qu'elle lui a donné, très médiatisé, a été de sortir de l'ombre de Bill Clinton et de se transformer de "mâle bêta" en "mâle alpha" – notamment en portant des costumes aux couleurs chaudes pour pallier son affect robotique[2]. Elle a nié lui avoir donné ces conseils vestimentaires, mais la rumeur lui a tout de même valu un torrent de moqueries, notamment de la part de l'éditorialiste de *The New York Times* Maureen Dowd, qui a écrit : "Mme Wolf, c'est l'équivalent moral d'un tee-shirt Armani : du très basique à un prix indécent[3]."

Quelque chose a changé chez elle au cours du nouveau millénaire. Peut-être était-ce la défaite d'Al Gore (ou le "vol des

1. Camille Paglia, "Hillary, Naomi, Susan and Rush. Sheesh!", *Salon*, 17 novembre 1999.
2. Michael Duffy & Karen Tumulty, "Campaign 2000: Gore's secret guru", *Time*, 8 novembre 1999.
3. Maureen Dowd, "Liberties: the alpha-beta Macarena", *The New York Times*, 3 novembre 1999.

élections" par son opposant George W. Bush) et la façon avec laquelle les critiques post-électorales se sont focalisées sur son rôle controversé de conseillère. Peut-être était-ce plus personnel encore : son mariage battait de l'aile, alors qu'elle était encore mère de deux jeunes enfants (elle a parlé d'une "année chaotique, juste après mes quarante ans[1]"). Quelle qu'en soit la cause, sa notoriété s'est effondrée au début et au milieu des années 2000. En 2005, elle a publié un petit livre, *The Treehouse: Eccentric Wisdom from My Father on How to Live, Love, and See* ("La cabane dans les arbres : l'excentrique sagesse de mon père qui m'a appris à vivre, à aimer et à voir"). Dans cette version fille-père de *La Dernière Leçon*[2], best-seller de Mitch Albom, Naomi Wolf se présente comme une fille prodigue qui, après des décennies de rébellion, retourne dans le sage giron paternel. Son père, l'écrivain et poète Leonard Wolf, grand spécialiste de littérature gothique et d'épouvante, lui apprend alors à construire une jolie cabane pour sa propre fille – et lui enseigne l'art de vivre.

Par le passé, quand elle était une intellectuelle féministe, écrit-elle, Naomi Wolf n'avait d'yeux que pour le tangible, le concret. Ce qui allait à l'encontre de ce que son père lui avait appris à valoriser en priorité : le "pouvoir de l'imagination", ajoutant que le "cœur [primait] sur les faits, les chiffres et les lois[3]". À l'époque, la plupart des critiques littéraires avaient pris cela pour un conseil bienveillant, sinon gentillet, destiné à l'aider à doper sa créativité. Mais, avec le recul, lorsqu'on considère la liberté avec laquelle elle s'est mise à jouer avec les faits[4], les chiffres et les lois pendant la pandémie, cela ressemble davantage à un mauvais présage.

Au-delà, il y a dans *The Treehouse* cette consigne de Leonard Wolf – l'une de ses plus importantes leçons de vie – demandant

1. N. Wolf, *The Treehouse: Eccentric Wisdom from My Father on How to Live, Love, and See*, Simon & Schuster, New York, 2005, p. 13.

2. Dans cet ouvrage de Mitch Albom, la leçon de vie lui est donnée par son ancien professeur de sociologie, Morrie Schwartz, quelques semaines avant sa mort. *(N.d.T.)*

3. N. Wolf, *The Treehouse*, *op. cit.*, p. 25 et 27.

4. N. Wolf, "Dr Naomi Wolf confronts Yale for crimes against students", DailyClout (vidéo), 5 décembre 2022.

à sa fille de "détruire la boîte[1]" : "Avant même de songer à trouver ta vraie voix, lui aurait-il dit, tu dois fuir les boîtes où tu es rangée […]. Les détruire." Elle insiste sur ce point : "Regardez dans quelle boîte vous vous trouvez et soyez prêt à la détruire[2]."

Jusqu'à cette date, Naomi Wolf, de son propre aveu, se rangeait sans réserve dans la boîte des féministes. Deux ans plus tard, en 2007, elle l'a fait voler en éclats en publiant le très patriotique et paranoïaque *The End of America*. Elle n'y consacre plus une ligne aux problèmes que rencontrent les femmes et semble s'être retournée contre les institutions des élites, hier encore tant convoitées. Désormais, son centre d'intérêt s'est déplacé : la façon avec laquelle l'autoritarisme s'abat sur les sociétés libres et le danger des actions clandestines des gouvernements.

Tout bien réfléchi, c'est à ce moment-là que les ennuis ont commencé pour moi : quand Naomi Wolf a cessé de ressembler à elle-même – l'autrice de livres qui traitaient de la cause des femmes – et qu'elle s'est mise, et bien, à ressembler davantage à l'autre – la Naomi qui écrivait sur les stratégies entrepreneuriales visant à exploiter les états de choc des sociétés humaines. Loin de moi l'idée qu'une telle confusion ait été intentionnelle. Mais c'était tellement malheureux.

Sans compter que *The End of America* n'a pas été le seul livre à entretenir la confusion. En 2018, lorsque j'ai commencé à écrire sur le New Deal vert, elle s'y est employée peu de temps après, mais avec des distorsions conspirationnistes de son cru. Je me suis mise ensuite à publier des articles sur les dangers de la géo-ingénierie comme réponse à la crise climatique, insistant notamment sur l'interférence potentielle des injections d'aérosols volcaniques dans la stratosphère (destinées à renvoyer une partie de la chaleur du soleil vers l'espace) avec les précipitations saisonnières dans l'hémisphère Sud. Parallèlement, elle a entrepris d'abreuver les réseaux sociaux de spéculations sur l'ensemencement chimique des nuages et l'empoisonnement secret des populations. Mes écrits se fondaient sur des dizaines d'articles scientifiques et sur l'opportunité qui m'avait été donnée d'assister à deux conférences à

1. N. Wolf, *The Treehouse*, *op. cit.*, p. 9.
2. *Ibid.*, p. 72.

huis clos de géo-ingénierie, où j'ai pu interviewer plusieurs des principaux scientifiques impliqués dans la recherche en laboratoire sur l'envoi de particules dans la haute atmosphère. Elle, de son côté, photographiait des nuages au hasard dans le nord de l'État de New York et à Londres, ce qui lui a valu cette saillie, en 2018, dans le magazine environnemental *Grist* : "Wolf, une conspirationniste dans les nuages[1]".

Quand elle s'active sur Internet, j'en suis aussitôt avertie, car les mentions de mon nom se multiplient instantanément en ligne, avec leur lot de condamnations et d'excommunications en tout genre ("J'y crois pas, moi qui pensais avoir du respect pour Naomi Klein. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?") ou de marques de sympathie désinvoltes ("La vraie victime dans tout ça, c'est Naomi Klein" et "Pensées et prières pour Naomi Klein").

Cette fusion identitaire se produit si souvent qu'elle s'accompagne invariablement, depuis octobre 2019, d'un petit poème assez viral pour être partagé plusieurs milliers de fois :

> If the Naomi be Klein
> You're doing just fine
> If the Naomi be Wolf
> Oh, buddy. Ooooof[2].

Comme dans toute histoire de double, la confusion a lieu dans les deux sens. Naomi Wolf possède, sur plusieurs plateformes, un large public, apparemment fidèle, et il lui est déjà arrivé de corriger des intervenants en leur répondant qu'elle était flattée, mais que, non, elle n'était pas l'autrice de *La Stratégie du choc*.

Tout au long, ou presque, de la première décennie de cette confusion, j'ai refusé d'intervenir. Bien sûr, je m'en plaignais en privé à mes amis et à Avi, mais, publiquement, j'étais dans une sorte de déni silencieux. Même en 2019, lorsqu'elle s'est mise

1. Eve Andrews, "The real fear behind climate conspiracy theories", *Grist*, 6 avril 2018.

2. Voir, par exemple, @markpopham, Twitter, tweet du 23 octobre 2019, 6 h 18. Les origines de ce poème ne sont pas claires et il en existe plusieurs versions, de sorte qu'il n'est pas nécessairement attribuable à ce pseudo. (Traduction possible : "Si Naomi, c'est Klein/ Tout va bien/ Si Naomi, c'est Wolf/ Là, l'ami, c'est bof !" *[N.d.T.]*)

à me taguer quotidiennement dans ses tweets sur le New Deal vert, tentant clairement de m'entraîner dans un débat autour de sa *théorie* selon laquelle tout cela était une sorte de *stratégie du choc* environnementale (un plan machiavélique combiné par des banquiers et des investisseurs pour s'emparer du pouvoir sous couvert d'urgence climatique), je ne suis pas entrée en rapport avec elle. Je n'ai pas non plus tenté de dissiper la confusion. Ni n'ai rejoint ceux qui se moquaient d'elle. J'y ai songé, mais cela ne m'a jamais semblé judicieux. Être régulièrement confondue avec une autre a quelque chose d'humiliant. Cela révèle combien nous sommes interchangeables, voire oubliables. C'est le problème avec les doubles : tout ce que vous pouvez faire pour dissiper la confusion ne fait qu'attirer l'attention et risque de consolider un peu plus l'association indésirable dans l'esprit des gens.

Être confronté à son double soulève ainsi de troublantes questions sur le plan existentiel. Suis-je celui que je pense être, ou celui que les autres perçoivent ? Et si des personnes en nombre voient quelqu'un d'autre en moi, qui suis-je ? Les doubles ne sont évidemment pas les seuls à pouvoir nous faire perdre le contrôle de nous-mêmes. Notre moi, même soigneusement construit, peut être défait de multiples manières et en un instant – par un accident invalidant, une crise psychotique ou, de nos jours, un compte piraté ou un *deepfake*. C'est l'éternel attrait des doubles dans la littérature ou au cinéma : l'idée que deux étrangers puissent être impossibles à distinguer l'un de l'autre exploite la fragilité constitutive de l'identité – la dure réalité qui veut que, quelle que soit la façon dont nous prenons soin de notre vie personnelle et de notre image publique, la personne que nous pensons être est fondamentalement vulnérable face à des forces qui échappent à notre contrôle.

L'artiste montréalais François Brunelle, qui, dans le cadre d'un projet intitulé "Je ne suis pas un sosie !", a photographié des centaines de couples de sosies depuis des décennies, s'interroge lui aussi : "Quelqu'un, quelque part sur Terre, se regarde dans le miroir et voit plus ou moins la même chose que moi qui me fixe dans le mien. Ce qui nous amène à ce questionnement : qui suis-je exactement ? Suis-je ce que je vois dans mon reflet ou quelque

chose d'autre, qui ne peut être défini, et que les yeux ne peuvent pas voir, même les miens[1] ?"

Dans chacune des œuvres littéraires qui traitent d'un personnage face à son double, le second s'emploie toujours à bouleverser la vie du premier, à retourner contre lui ses amis et ses collègues, à détruire sa carrière, à le faire accuser de crimes qu'il n'a pas commis – tout en ayant (très souvent) des relations sexuelles avec son amant(e), son mari ou son épouse. Il est également très fréquent que se pose la question de l'identité même du double, voire de son existence réelle : est-il totalement inconnu du protagoniste ou son jumeau disparu ? Pis encore, est-il le fruit de son imagination, la manifestation d'un inconscient particulièrement dérangé ?

Par exemple, dans la nouvelle *William Wilson*, d'Edgar Allan Poe, le lecteur commence par croire à la "détestable coïncidence" dont se plaint le narrateur, à savoir l'existence d'une personne portant le même nom et ayant la même date de naissance et la même apparence que lui. Mais le doute s'installe rapidement, car le dédoublement semble un peu trop parfait. À la fin, il apparaît clairement que le double, qui, du fait d'une "infirmité constitutionnelle", ne pouvait pas "élever la voix au-dessus d'un chuchotement très bas", n'a jamais existé en dehors de l'inconscient paranoïaque du narrateur, plein de mépris pour lui-même ; et qu'en tuant son "grand ennemi et [s]on mauvais génie" William Wilson s'est tout bonnement suicidé[2]. Le même sort est réservé au protagoniste du *Portrait de Dorian Gray*, d'Oscar Wilde, ou l'histoire d'un dandy narcissique et décadent qui, après avoir été sublimement portraituré par un peintre de ses amis, vend son âme au diable afin que le tableau vieillisse à sa place. Tandis qu'il s'accroche à la beauté de sa jeunesse éternelle, le visage peint flétrit et s'enlaidit de jour en jour, tel un sosie virtuel. À la fin du roman, dans un moment de désespoir, Dorian Gray plante un poignard dans son double hideux, mais c'est le dandy qu'on

1. Cité *in* Grace Ebert, "I'm not a look-alike: hundreds of unrelated doppelgängers sit for François Brunelle's uncanny portraits", *Colossal*, 9 février 2022.
2. Edgar Allan Poe, *William Wilson* [1839], trad. Charles Baudelaire, *Nouvelles Histoires extraordinaires*, Gallimard, Folio classique, Paris, 2006, p. 81.

retrouve au sol, vieilli et sans vie, tandis que son portrait recouvre sa jeunesse d'origine.

Tout cela me fait penser à ma chienne, Smoke, qui, chaque soir au coucher du soleil, voit son reflet dans la vitre de notre porte d'entrée et se met à aboyer férocement, visiblement convaincue qu'une adorable cockapoo, blanche et en tout point semblable à elle, est déterminée à pénétrer dans sa maison, à manger sa nourriture et à lui dérober l'affection de ses maîtres.

"C'est toi", lui dis-je de ma voix la plus rassurante, mais elle ne s'en souvient jamais. C'est là le caractère inextricable d'une confrontation avec son double : on aboie tout son soûl, mais on finit inévitablement par se retrouver face à soi-même.

Pas moi !

Une autre raison m'avait convaincue de ne pas prendre la peine d'intervenir lors des premières années de confrontation avec mon double : à l'exception de l'incident dans les toilettes de Manhattan, le fait d'être confondue avec Naomi Wolf semblait essentiellement avoir lieu sur les réseaux sociaux. Mes amis et mes collègues savaient qui j'étais, et lorsque j'interagissais avec des personnes que je ne connaissais pas dans le monde réel, son nom ne remontait pas ; nous n'étions pas non plus confondues par les journalistes ou les critiques littéraires. J'ai donc rangé la confusion créée par notre prénom commun dans la catégorie des "choses qui se passent sur Internet et qui ne sont pas tout à fait réelles" (à l'époque, nous étions assez bêtes pour y ranger toutes sortes de choses). Je m'étais persuadée que je n'étais pas réellement confondue avec elle, mais que nos avatars numériques avaient été intervertis par erreur – nos photos-vignettes respectives et les mini fenêtres d'expression qui formatent nos discours sur ces plateformes et qui aplatissent et brouillent tant de choses.

À l'époque, je considérais donc que le problème était plus structurel que personnel. Une poignée de jeunes gens étaient devenus insondablement riches en concevant des services technologiques qui, au nom du "tout connecté", non seulement nous permettaient de surprendre des conversations entre inconnus, mais nous

encourageaient aussi activement à rechercher les échanges qui nous "mentionnaient". D'une certaine manière, je n'aurais pas pu mieux découvrir l'existence de mon double qu'en surprenant cette conversation privée dans des toilettes publiques. Lorsque j'ai rejoint Twitter et que j'ai cliqué sur la petite icône représentant mes "mentions", c'est d'abord ce que j'ai pensé : j'avais en face de moi un mur de toilettes publiques où défilaient à l'envi tout un tas de graffitis sur moi.

Ayant souvent fait l'objet de graffitis hostiles lorsque j'étais au lycée, cela m'était à la fois familier et extrêmement pénible. J'ai tout de suite su que Twitter n'allait pas me faire de bien, pourtant, comme beaucoup, je n'ai pas pu m'empêcher d'y surveiller mes mentions. S'il y a une leçon à tirer de la troublante apparition de mon double, c'est peut-être celle-ci : il faut cesser une fois pour toutes d'écouter aux portes de ces toilettes mondiales, sales et surpeuplées, que sont les médias sociaux.

J'en aurais sans doute tenu compte moi-même… si le Covid n'avait pas rebattu les cartes.

2

L'ENTRÉE EN SCÈNE DU COVID, MULTIPLICATEUR DE MENACES

— Est-ce que je peux juste te lire ce tweet ? ai-je lancé à Avi en pénétrant brusquement dans la cuisine, mon ordinateur portable dans une main.

— Allez, vas-y, a-t-il marmonné. (Il faut dire qu'en briguant un siège au Parlement canadien il avait bien d'autres chats à fouetter et, pour commencer, toutes sortes de décisions capitales à prendre : engager un directeur de campagne, rédiger un programme, collecter 100 000 dollars…)

— Elle vient d'écrire que "l'urine et les selles des personnes vaccinées" devaient être déviées des "systèmes d'évacuation des eaux usées" jusqu'à meilleure connaissance de leurs effets sur l'eau potable consommée par les personnes non vaccinées. Tu te rends compte ? Elle pense que les personnes vaccinées constituent un risque biologique ! Elle réclame la construction d'un système de traitement parallèle !

— Et ? m'a renvoyé Avi, avec un brin d'impatience.

Oui, bonne question. Et ?

*

Dans les années qui ont précédé l'apparition du Covid, l'un des passe-temps favoris de Naomi Wolf semble avoir été le lancement de grandes idées conspirationnistes. Elle passait gaiement d'une prétendue théorie à l'autre (Ebola, Snowden, la 5G, Daech), mais ne s'arrêtait jamais longtemps sur un même sujet – et certainement pas le temps nécessaire pour prouver quoi que ce soit. Elle se contentait de "donner l'alerte" et de

"poser des questions", avant, invariablement, de passer à autre chose. Elle ne s'inscrivait pas dans la grande tradition des théories conspirationnistes, le "conspirationnisme classique", dont l'histoire regorge, mais dans sa mutation contemporaine : ce que les politologues américains Russell Muirhead et Nancy L. Rosenblum – qui, à l'instar d'un nombre croissant d'intellectuels, questionnent la montée en puissance de la croyance en un large éventail d'affirmations farfelues et non prouvées – ont appelé le "nouveau conspirationnisme", la "conspiration sans la théorie[1]".

Mais en observant les sorties de Naomi Wolf à l'époque de la pandémie, je me suis vite rendu compte que quelque chose avait changé. Elle ne sautait plus d'un sujet à l'autre pour interroger l'opinion. Elle semblait n'avoir qu'une seule cible : le virus – ses origines, les fermetures (magasins, entreprises, lieux de sociabilité et de loisirs), les tests, le port du masque obligatoire, les vaccins, la contrainte vaccinale, les passes sanitaires, etc. Tout cela était de la poudre aux yeux. À l'entendre, nous n'avions pas été frappés par un nouveau virus zoonotique hautement contagieux, exigeant d'importants compromis de la part de tous, virus que nos classes politiques et nos bureaucraties sanitaires – vidées de leur substance par cinquante années de récupération néolibérale – avaient, avec moult maladresses, échoué à contrôler, tout en laissant les entreprises pharmaceutiques maximiser leurs profits à coups de brevets leur conférant des monopoles inacceptables. Non, selon elle, nous étions les cobayes d'une expérience, les victimes d'un complot, d'un coup d'État, d'un acte de guerre visant non seulement à nous convaincre de renoncer à nos libertés et de devenir des esclaves technologiques, mais aussi à éliminer de larges pans de l'humanité. Elle n'a cessé de le répéter, faisant obstinément des parallèles avec l'Allemagne nazie, l'Afrique du Sud de l'apartheid, le Sud ségrégationniste américain et la Chine contemporaine : c'était un "génocide[2]".

1. Russell Muirhead & Nancy L. Rosenblum, *A Lot of People Are Saying: The New Conspiracism and the Assault on Democracy*, Princeton University Press, Princeton, 2019, p. 19.
2. N. Wolf, "Dear friends, sorry to announce a genocide", *Outspoken with Dr Naomi Wolf*, Substack [plateforme en ligne], 29 mai 2022.

En l'espace d'un an, passé le début de la pandémie, Naomi Wolf est devenue une figure des réseaux où circulent ce genre de désinformation, doublant presque le nombre de ses abonnés sur Twitter par rapport à l'année précédente[1]. Sur au moins sept plateformes que j'ai pu dénombrer, elle a assimilé pratiquement toutes les mesures sanitaires prises par les autorités à des complots censés récupérer notre ADN, nous rendre malades, nous stériliser, tuer nos bébés, nous espionner, transformer nos enfants en robots sans affect, renverser la Constitution américaine et saper le pouvoir de l'Occident. Elle a également avancé l'idée que le virus pouvait être une arme biologique – tout comme les vaccins, dont il n'est pas exclu qu'ils aient servi à éliminer des hommes politiques. ("Des dirigeants locaux meurent aussi, a-t-elle écrit. C'est pourquoi je crains qu'il s'agisse d'une attaque. Les dosages diffèrent[2].") Elle a comparé Anthony Fauci, alors directeur de l'Institut national américain des allergies et des maladies infectieuses, à Satan et a qualifié de "démoniaques[3]" les tentatives de lutte contre la désinformation sur les vaccins.

Selon ses termes, un "groupe transnational d'histrions déplorables – incluant des acteurs du FEM [Forum économique mondial], de l'OMS [Organisation mondiale de la santé], de la Fondation Bill & Melinda Gates, des entreprises de la tech et du PCC [Parti communiste chinois] – a utilisé la pandémie pour broyer l'humanité, et en particulier détruire l'Occident" : "Comment mieux paralyser l'autre superpuissance mondiale qu'en détruisant les lignes de front américaines et la prochaine génération d'Américains avec des vaccins contaminés et meurtriers, acheminés sans grande difficulté vers l'Occident par l'intermédiaire de sociétés écrans et de circuits détournés (pas si nombreux que cela) ? Et comment ne pas en faire tout autant en Europe occidentale, au Canada et en Australie[4] ?"

1. Avant la pandémie, Wolf disposait d'environ 70 000 abonnés ; en mai 2021, lorsqu'elle a été déplateformée, elle en rassemblait 138 000 (Naomi Wolf @naomirwolf, capture d'écran de son compte Twitter, 15 mai 2021).
2. Naomi Wolf @DrNaomiRWolf, Gettr, post du 16 mai 2022, 9 h 06.
3. Steve Bannon, hôte, "Chris Wray lies on *60 Minutes*", *War Room: Pandemic* (podcast), épisode 1808, 25 avril 2022, à 33:59-34:06, posté sur Apple Podcasts.
4. N. Wolf, "Facing the beast", *Outspoken with Dr Naomi Wolf*, Substack, 17 juillet 2022.